

LE

# MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

## MODES.



Rome n'est plus dans Rome, Longchamp n'est plus à Longchamp. Ce qui fut autrefois le rendez-vous des premiers de la mode, n'est plus, à l'heure qu'il est, qu'une promenade sans caractère, une sorte de steeple-chase au petit trot, entremêlé de gendarmes en grande tenue et de réclames ambulantes. En vérité je vous le dis, Longchamp se meurt, Longchamp est mort. Adieu le pèlerinage des jours saints! Adieu les mascarades des jours gras! Adieu les vieilles traditions de nos pères! L'indifférence et le scepticisme ne respectent rien : quand on pense que le bœuf gras, lui-même, a failli disparaître à jamais.

Mais trêve à cette boutade rétrospective; si la mode n'est pas à Longchamp, eh bien! cherchons-la où elle est, dans les salons, dans les boudoirs et surtout dans les ateliers où le génie de nos plus habiles artistes prépare,

pour l'exposition, des merveilles dignes de la réputation d'élégance dont la France jouit dans l'univers entier.

La mode des chapeaux, pour la saison nouvelle, est décidément fixée. Les chapeaux en soie se garnissent très richement de blondes, de dentelles, de plumes ou de fleurs. L'étoffe nouvelle la plus en vogue est un taffetas mille raies ou mille carreaux couleur sur couleur, d'une nuance brune très claire. Les bavolets se posent toujours carrément et forment bien la queue.

Alexandrine a des chapeaux de paille de riz et de paille d'Italie tout à fait nouveaux et d'une élégance sans égale. Elle les désigne sous le nom de *Pamélas*. La passe est composée d'une lame de 5 à 6 centimètres, qui se rejette sur le côté à la hauteur de l'oreille et se continue sans interruption de manière à former le bavolet. La garniture de dessous et les brides se prolongent en mentonnières et viennent compléter la passe. L'ornement de ces chapeaux consiste en une plume rejetée en arrière, ou un cordon de fleurs dont les branches retombent en traînes flottantes. Jamais la mode ne fut mieux inspirée que cette saison.

La basque n'a pas encore perdu son empire, mais on peut dire qu'elle est à sa période décroissante. Madame Thierry fait beaucoup de robes à taille busquée et sans basques. Les corsages sont enrichis d'une infinité d'agrés

ments consistant soit en boutons soit en rubans.

Les rubans flottant sur la jupe ou par derrière ou par devant à partir de la ceinture, les rubans tombant du corsage constituent le cachet de la mode et sont la *fièvre* du moment. La maison Lhopiteau (ci-devant Popelin-Ducarre) les prodigue avec un goût exquis.

Les jupes se font très bouffantes. Beaucoup d'entre elles sont *montées* à la taille en gros plis creux et ronds. Le devant a moins d'ampleur et de longueur que le derrière : le premier doit laisser voir le pied ; le second forme la traîne arrondie.

Rien d'absolu en ce qui concerne les manches. L'éclectisme a ses coudées franches. On fait des manches de toutes façons, mais le genre dominant est le bouillonné.

Le corset suit pas à pas les transformations de la mode, et il n'en saurait être différemment. Le devoir du corset est de s'harmoniser avec la forme de la robe. Ainsi ne serait-ce pas une anomalie qu'un corset comprimant les hanches, lorsque l'ampleur du *ballonné* veut au contraire qu'on leur laisse tout leur développement ? Il faut donc, en pareil cas, qu'il soit plus court du bas et *déhanché*. Si le corsage est busqué, le corset, en serviteur docile, doit se plier à

ses exigences. En un mot, chaque changement de la mode amène une nouvelle étude pour le corset, et c'est ce qu'a compris à merveille madame Sophie Dumoulin, à l'expérience de laquelle nous devons cette ingénieuse théorie, qu'elle sait si bien mettre en pratique.

Le jupon brodé a fait place au jupon à volants. Mademoiselle Anna Loth a soin de disposer dans les ourlets une *paille* destinée à servir de soutien : c'est une précaution indispensable pour empêcher que la jupe, si développée dans le haut par le bouffant du *panier* moderne, ne s'aplatisse et ne *plaque* en tombant, et pour obtenir qu'elle s'étale avec la grâce nécessaire.

Nous avons remarqué à l'exposition de la maison Delisle, qui est le véritable musée de la mode, un grand nombre de taffetas, de popelines et d'autres tissus à larges rayures et à grands écossais, ainsi que beaucoup de soieries riches à dessins courants en camaïeu, et un semé semblant jeté comme un hasard sur le camaïeu, composé de bouquets isolés avec de brillantes couleurs. Du reste, cette exposition nous a prouvé que, plus que jamais, le goût du jour est au luxe, à la richesse et à l'apparat.

### DESCRIPTION DE LA GRANDE PLANCHE.

1<sup>re</sup> figure. — Chapeau tendu, recouvert de longues coquilles de rubans bordées de blonde blanche, qui produisent un effet drapé. Sur la passe sont trois gros plis coupés de distance en distance par de larges jarrettières bordées de blonde blanche. Le dessous est garni de feuilles à jours. Le bavolet est rond et très contourné. La passe est petite, mais plutôt avançant du haut que fuyant. Brides n° 20.

IDALIA. — Basquine, en taffetas, ajustée à la taille (sans être trop serrée). Bretelles en ruban, posé par intervalles à plat et *repincé* de manière à former des reliefs. Un gros bouton de velours est fixé sur chaque partie plate du ruban, qui est entre deux dentelles posées à plat. Même ornement à l'encolure, aux manches et au bas de la jupe, qui se termine par une haute dentelle.

2<sup>e</sup> figure. — Chapeau composé de tulle et de crêpe-*spirale* (grande nouveauté). Le dessous est blanc d'un côté, noir de l'autre ; dans le blanc, des coques de ruban ; dans le noir, une grappe de *pétunias nains*. Brides bordées de dentelles blanches et noires. Ruban n° 16 à cœur de gaze.

MAINTENON. — Mantelet montant, évasé devant, garni en plastron de six rangs de ruban taffetas tuyauté et continué par une dentelle formant berthe. Le même ornement en ruban garnit les pans en travers et tous les bords du vêtement avec deux dentelles tout autour.

3<sup>e</sup> figure. — La passe est formée par un coquillé en taffetas ; dans chaque coquillé se trouve alternativement un marabout et une touffe de petites roses. Le dessus est tellement pareil au dessous qu'ils se confondent et forment un tout riche et nouveau.

COQUETTE. — Mantelet-écharpe, faisant pointe derrière, garni de guipure avec effilés. Le volant est à gros plis crevés avec deux rangs de garnitures. Ce volant forme aussi la *traîne* derrière. L'effet de ce modèle est très cambré derrière.

4<sup>e</sup> figure. — Ce chapeau est le même que le précédent, mais vu de trois quarts.

PICCIOLA. — Écharpe à pans, qui se croisent de manière à se jeter entièrement de droite sur

... sur droite. La paroi...  
... à l'extérieur et de...  
... de son intérieur.

... — Jacques de la première figure,

1855. — Écharpe défilée. La...  
... enroulé dans...  
... et fermé devant sous...  
... en milieu. Une espèce de pl...  
... de la berthe sous le p...  
... à l'intérieur, et le deuxième vol...  
... enroulé à l'extrémité de la t...  
... de la t...  
... de la t...

### LA GUERRE

Journal du siège

... de combat.

... officiers généraux

... se rendre pas tou...

... de Fortification. — L...

... place ne s'essigne...

... en pans gros en lunettes d...

... Les sièges de Troie, d...

... de Sébastopol n...

... tant faits des mathéma...

... en grand art d'appliq...

... — L'usage d'autres guerres, main...

... pas être, mais qui ont bien...

... à en juger, leurs étonnante...

...

... au heur, une feuille tou...

... — Les rideaux sont en mousseline...

... de nuit bleu de ciel. — Ce n...

... la tenture ou un négociant fait...

... de toile qui se drapent ainsi. — L...

... à l'usage. — La mousseline...

... mousseline. — La tenture bien dé...

... — Une trame est adoptée le...

... — ces deux couleurs qu...

... à pas et adoucissent sa semi...

... — peut venir la nuit, une servante...

... — Les rideaux sont, avec des air...

... de la tenture de courtes. — Evidem...

... — L'usage de cravates ou un exposant...

... — L'usage de cravates ou un exposant...

gauche et de gauche sur droite. La garniture se compose de petits velours-comètes, posés à cheval dans les creux d'un volant tuyauté et de guipures à effilés au bord du rang inférieur.

5<sup>e</sup> figure. — Chapeau de la première figure, vu de face.

PARISIEN. — Écharpe décolletée. Le haut forme berthe en ruban moiré, encadré dans du petit ruban tuyauté et fermée devant sous un gros nœud posé au milieu. Une espèce de pèlerine en taffetas descend de la berthe sous le premier volant de dentelle, et le deuxième volant qui retombe est cousu à cette pèlerine de taffetas.

6<sup>e</sup> figure — Chapeau tendu, couvert dessus et dessous en ruban natté à sept bouts. Une grappe de lilas sort d'un ovale formé d'un côté par le ruban natté, et de l'autre sort aussi d'un ovale plus petit une fleur de marronnier. Brides en ruban double face.

PRINTEMPS. — Manteau du matin, en taffetas, garni de galon frappé de velours et d'un cofilé à tête guipure. Le corps est plat et le bas se compose de gros plis goussets formant tuyaux de distance en distance.

## LA GUERRE DES FENÊTRES

Journal du siège d'une jolie femme.

### THÉORIE DE CAMPAGNE.

N'en déplaise à nos braves officiers généraux, l'art de la stratégie ne se renferme pas tout entier dans le *Traité des Fortifications*. — La façon de réduire une place ne s'enseigne pas exclusivement aux jeunes gens en lunettes de l'École polytechnique. Les sièges de Troie, de La Rochelle, d'Anvers ou de Sébastopol ne sont pas les uniques hauts faits des mathématiques appliquées au grand art d'aplatir son semblable. — Il existe d'autres guerres, moins meurtrières, peut-être, mais qui ont bien, comme vous all-z en juger, leurs émouvantes péripéties.

J'ai, en face de ma fenêtre, une fenêtre toujours close. — Les rideaux sont en mousseline brodée, doublée de soie bleu-de-ciel. — Ce ne peut être un fumiste ou un négociant faisant dans le linge de table qui se drape ainsi. — Le voile a trahi la déesse. — La mousseline à festons révèle une femme... la tenture bleu décele une blonde. — Une brune eût adopté le rouge ou le jaune, — ces deux couleurs qui blanchissent la peau et adoucissent sa semivirilité. — Quand vient la nuit, une servante ferme hermétiquement les volets, avec des airs effarouchés de tourière de couvent... Évidemment, un officier de cavalerie ou un exposant de 1855 ne prendrait pas tant de précautions

pour conserver à ses charmes les bénéfices de l'inédit... C'est une femme assurément.

La rue est étroite... Les maisons sont posées indiscrètement les unes devant les autres, sans distance respectueuse, comme si elles avaient envie de causer ensemble, ce qui serait bien pardonnable après deux cents ans de voisinage... Je veux savoir si ma voisine est insensible... Si elle allait être laide... ou dévergondée!... Allons? ça ne se peut pas... Il n'y a que les madones qui se cachent dans des niches... Les Vénus Calypiges, au regard effronté, à la ceinture flottante, se tiennent sur une jambe dans les jardins.

Ma foi! j'ai le temps, le cœur libre, l'esprit guerroyant, je veux, gentille fenêtre, faire à celle que tu me caches un siège en règle, mais un siège loyal, discret, courtois, où rien ne puisse être incriminé et ne soit en dehors de la guerre franche et sincère. Je n'entrerai pas chez la *Diva*, dans un joujou monstrueux, comme les Grecs de la guerre de Troie; je ne griserai pas son boulanger pour la prendre par la famine, comme Louis XIV devant Utrecht. J'aimerais mieux, à la façon de Henri IV, jeter des pralines et des massepains sur son balcon. Non, la stratégie amoureuse a d'autres lois, que mademoiselle de Scudery n'eût point récitées; dès demain j'attaque la place.

Admirable saison pour une campagne, le

printemps est âgé de deux mois et demi, l'été prépare, dans les coulisses de la nature, son costume étoilé de fleurs, le ciel est plein de clarté, l'air est chargé d'aromes, le service de tranchée sera doux à faire.

LEVÉE DES PLANS.

Le temps a favorisé les opérations du siège. Il a fait aujourd'hui une chaleur de juin... On a ouvert sa fenêtre!... mais personne n'est apparu que la servante des contrevents... Je pourrais bien la corrompre à prix réduit, mais cela sent trop sa comédie italienne, c'est mal porté depuis que Dorine et Lisette ont des livrets à la caisse d'épargne, donnent des bouillons aux pompiers, leurs amants, et vont à la halle en socques articulés... d'ailleurs; il ne faut point encourager la délation; en temps de guerre, on fusille les espions et les déserteurs. — J'ai saisi ma première arme, la lorgnette... et j'ai visité l'appartement. Je suis assez content de cette première reconnaissance, l'ameublement est simple, signe de distinction. Le piano est petit, une miniature d'Érard... et non un de ces grands instruments à queue qui ont l'air d'une table à rallonge... A un petit piano il y a évidemment de petites mains... des doigts de sous-maitresse anglaise paraîtraient des baleines de corsets sur ces touches lilliputiennes... sur un guéridon de Taban il y a une tapisserie commencée... un bouquet ébauché avec les couleurs éclatantes de la laine... ma belle défait-elle, comme Pénélope, la nuit le travail de la veille? Est-ce une paire de pantoufles pour quelque Ulysse en tournée départementale?

PREMIÈRES HOSTILITÉS.

Avril tout mouillé rit dans les champs... le temps est féérique... et l'ennemi a enfin paru à sa croisée! — Tudieu! quelle artillerie, et comme la place est armée! la belle est grande, svelte, élégante, gracieuse, mais je n'ai vu que ses yeux! deux mortiers à la Paixhans, dont les feux sont incessants... Elle a lancé sur moi un seul coup-d'œil... et mon cœur a sauté

comme une poudrière... le regard d'une jolie femme porte plus loin qu'une carabine Menié...

RECONNAISSANCE.

Après m'être remis de cette première alarme, j'ai examiné l'assiégée. C'est une femme de vingt-deux ans à peine, blonde avec des yeux noirs, un type d'Espagnole réussie... elle est gracieuse, sans gaucherie; digne sans roideur, ce n'est point une fille à établir. Elle est coquette sans paraître habillée, gaie sans excitation, hardie sans forfanterie, ce n'est point une femme mariée. — Les pantoufles n'ont pas encore de propriétaire!!!...

Je me suis aguerri... Je l'ai regardée à la dérobée, comme pour lui faire savoir le plaisir que j'y prenais... elle m'a fermé la fenêtre au nez... puis elle s'est réfugiée derrière ses rideaux, sa première parallèle... elle croit que je ne la vois pas... mais je distingue son museau rose qui passe à travers les plis de la mousseline... L'ennemi est distrait... préoccupé... inquiet... la journée n'est pas perdue...

EMBUSCADE.

Il y a eu du mouvement toute la soirée... on a allumé des bougies, des ombres multiples se sont mues dans cette clarté vacillante, et j'ai suivi avec intérêt leurs silhouettes d'ébène qui s'allongeaient le long du mur... puis j'ai distingué des plantes, des plantes en nombre, bouquets, pots, caisses, jardinières... On a donc escompté d'avance au bon Dieu les fleurs du mois prochain... Parbleu! à la guerre tout est révélation pour le général habile. Cette moisson de roses et de lilas indique une fête... vite le calendrier, je vais savoir son nom, comment on l'appelle au paradis...

Nous sommes la veille du 9 avril, la Saint-Jules, elle s'appelle donc Julie... nom de martyre catholique et de courtisane romaine, moitié byzantin, moitié renaissance... Julie! un de ces noms vulgaires qui vont si bien aux femmes distinguées... Allons, puisque je sais comment on l'appelle, je ne lui suis déjà plus étranger.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue e Richelieu, 92

*Modes d'Alexandrie. Costume d'Enfant et Communiant de la maison Jacob. Coiffette de Ville de Pauline Evoutore. Corslets sans goussets de la Maison Sophie Damoulin. Parfums Evoutore et Gants de Saguez Saboullée.*

LONDON at the Monitor Office 15, Great Street, Soho NEW-YORK E.B. Orange & Co

303. Tschobal gegen Tschobal.

de l'air et des classes et des ma  
... au temple Égypte est sortie d  
...

Elle est, et pourtant la lune à argente  
... de ses rayons lumineux... Elle  
... à l'ombre froide, impassante, sévère  
... de sa morte vibration... Elle s  
... dans sa volonté  
... qui repose juste au-dessus de  
... la lire tout entière. Grâce à la  
... en outre se dessine sur mon mu  
... charmante, qui eût voulu être  
... à mes côtés, dessinés à l'es  
... à sa taille lambeuse, sa taille de  
... en bras d'imperatrice  
... et semblent appeler  
... ne meis à contempler ce  
... qui vient, comme une divinité  
... et charmer ma soli  
... sentimentale folie?  
... la lumière est chose une fois  
... dans le firmament, semble  
... deux yeux moqueurs.

non narrati.

après le tactique. Au lieu d'attaquer,  
... après l'indifférence, levons nos  
... à nos fenêtres... La moitié  
... elle n'a point donné  
... La voilà pourtant. Elle regarde  
... Rien. Elle semble étonnée...  
... et déjà elle s'habitait à être

... à ne lui reprendre l'offensive.  
... ? Un pauvre chante dans la rue ;  
... et ne de ces plaintes naïves plus  
... que pour peiner... L'artiste est vieil  
... Adieu s'envoie vers la fenêtre.  
... et nous envoyons en même  
... au pauvre ménestrel. Nos deux  
... nous rendent loin de l'infortuné,  
... à l'homme, qui l'a trahi, leur en eût  
... dans son implacable et inces  
... Nous voilà obligés d'indiquer  
... qu'il a fait son budget...  
... sans le vouloir, sans le savoir  
... à une quelque chose dans sa vie ;  
... dans le son anonyme, son complice  
... son amie.

Je puis faire sur elle des chansons et des anagrammes... ma nymphe Égérie est sortie du bois sacré...

Il fait nuit, et pourtant la lune a argenté les maisons de ses rayons lumineux... Elle a paru à sa fenêtre, froide, imposante, sévère, dédaigneuse de ma muette adoration... Elle se croit libre dans son dédain et dans sa volonté; mais Phébé, qui rayonne juste au-dessus de sa tête, me la livre tout entière. Grâce à la réflexion, son ombre se dessine sur mon mur blanc... Ombre charmante, qu'eût idolâtrée Hoffmann... J'ai, à mes côtés, dessinés à l'estompe, sur la nappe lumineuse, sa taille de liane, sa tête de vierge, son bras d'impératrice; ses petites mains s'agitent et semblent appeler les miennes... Je me mets à contempler ce reflet précieux qui vient, comme une divinité amie, consoler ma peine et charmer ma solitude. A-t-elle remarqué ma sentimentale folie?... L'ombre a disparu, la fenêtre est close une fois encore... et Phébé, dans le firmament, semble me regarder avec deux yeux moqueurs.

#### FAUSSE RETRAITE.

Changeons de tactique. Au lieu d'attaquer, résistons, feignons l'indifférence; levons nos rideaux, barricadons nos fenêtres... La moitié de la journée s'est passée, elle n'a point donné signe de vie... La voilà pourtant. Elle regarde de mon côté... Rien! Elle semble étonnée... Elle est femme, et déjà elle s'habitue à être admirée...

Pourtant, il me faut reprendre l'offensive. Qu'entends-je? Un pauvre chante dans la rue; sa voix dit une de ces plaintes naïves plus émouvantes qu'un poème... L'artiste est vieux et malheureux... Julie s'avance vers la fenêtre. J'en fais autant, et nous envoyons en même temps un sou au pauvre ménestrel. Nos deux pièces de monnaie roulent loin de l'infortuné, comme si la fortune, qui l'a trahi, leur en eût donné l'ordre, dans son implacable et incessante cruauté... Nous voilà obligés d'indiquer à notre protégé le chemin qu'a fait son budget... Julie sourit... Sans le vouloir, sans le savoir peut-être, je suis quelque chose dans sa vie: le collaborateur de son aumône, son complice dans une bonne action.

#### PLACEMENT DES TROUPES DE LIGNE.

J'ai remarqué que Julie aime les violettes. Elle en a placé dans des caisses sur son balcon... J'ai fait demander à Migeon toutes les violettes de Parme qui lui viendraient, et j'en ai tapissé ma fenêtre; j'ai l'air d'être étouffé au milieu d'un bouquet d'opéra... Elle a bien remarqué l'intention, mais le moyen de s'en fâcher: chacun est libre d'acheter des fleurs; et puis, quand le vent souffle de mon côté, je lui renvoie, en bon voisin, les parfums que m'apporte le vent contraire.

#### ESCALADE PAR LES TROUPES LÉGÈRES.

Les fleurs sont des auxiliaires charmants; leur langage muet a un interprète-juré dans tous les cœurs aimants; mais quand on veut forcer une place gardée par la sagesse et la beauté, on ne saurait trop chercher des renforts. Les fleurs sont des troupes fidèles qui meurent à leur poste, mais il me faut mes cohortes légères, mes zouaves, mes bouchi-boutchouks, qui aillent harceler l'ennemi. Je les ai trouvés, tapageurs, indomptables, hardis comme des pages de cour, pillards comme des reîtres du moyen âge... Je les ai attirés par la douceur: une brioche émietée a fait descendre sur ma terrasse une légion de moineaux indisciplinés... Il en est venu de tous les pays et de tous les horizons... par douzaines, par centaines, par légions... En me quittant, ils ont volé sur la fenêtre de Julie... Le moyen de résister à ces petits mendiants... Elle a imité mon exemple... Dans ce dîner donné aux enfants de l'air, elle s'est chargée du second service... Nous avons maintenant notre famille commune, nos enfants. Mes voltigeurs ont escaladé la place!..

#### MINES, TRAVAUX MYSTÉRIeux.

J'ai voulu ce soir faire comme les amoureux du temps de la reine Catherine de Médicis; j'ai appelé à mon aide la sorcellerie, cette mine de l'amour platonique. — J'avais dans ma bibliothèque d'étudiant un bouquin intitulé *admirables secrets du grand Albert*; j'ai cherché le moyen le plus simple de connaître celle qui

m'aimera... La table des matières m'a renvoyé à la recette que voici :

« Placez à l'heure de midi, un miroir au fond » de votre chambre; ouvrez votre fenêtre au » soleil dans son plein; répandez sur le sol du » sel fin: dites trois fois, *Abelkabi* et dans le » miroir apparaîtra votre future. »

Comme il ne fallait ni sang d'enfant nouveau-né, ni langue de vipère mélomane, ni décoction de trèfle à cinq feuilles, ni paupière de sphynx en salmis pour opérer la conjuration, j'ai essayé du sortilège. — J'ai roulé mon armoire à glace devant la fenêtre ouverte; le sel répandu, j'ai regardé dans le cristal, et la belle Julie m'est apparue! toute entière, parée, vive, souriante, au fond de mon réduit... Ce n'était point un miracle, c'était sa forme élégante qui, de sa croisée, se reflétait dans mon meuble élégant!.. Elle avait disparu depuis longtemps, que j'embrassais encore le verre inanimé. Les miroirs qu'on nomme des flatteurs, se vengent de nos injures, ils sont aussi des ingrats... ils ne gardent rien des absents.

#### OUVERTURE DE LA BRÈCHE.

C'était fête religieuse aujourd'hui, cela m'a purifié de l'odeur sulfureuse que m'a dû laisser ma pratique d'illuminé. Il y eut procession de religieux, dais et tapis de verdure. C'est un des nombreux anniversaires de la Vierge et l'on a construit des arcs de triomphe de toutes parts. Des mains ingénieusement pieuses ont bâti à l'improviste un arceau de fleurs qui unit les deux maisons et qui relie la fenêtre de Julie à la mienne... L'encensoir jette dans les airs sa fumée d'arome, le prêtre nous bénit, nous sommes tous deux à genoux à chacun des bouts de cette chaîne électrique de roses et de bleuets. Il nous a dit : *dominus vobis cum*, nous, nous avons répondu ensemble, *et cum spiritu tuo*, nos voix se sont unies dans la même prière...

En Russie, dans les processions, les saints de village vont au devant de leurs supérieurs, les saints des villes, quand même ces bienheureux de première classe ne seraient représentés que par un orteil ou un tibia... C'est la hiérarchie bien entendue; que ne suis-je un martyr... que n'ai-je été un peu sur le gril comme

Saint-Laurent ou même seulement rissolé comme Saint-Anasthase, j'irais volontiers à la rencontre de cette belle sainte qui prie avec tant d'ardeur de l'autre côté de notre arc de feuillage.

La châsse a disparu... la pluie tombe... les fleurs sont submergées... Julie me regarde. Il s'agit de sauver du déluge cette guirlande bénite qui a servi au triomphe de la religion. — Je dénoue le lien de mon côté et je dis bien timidement :

— Tirez à vous madame!

Le moyen d'abandonner cette ceinture odorante que le prêtre a consacrée... Julie sourit et en un clin-d'œil l'arc de triomphe est entré chez elle... et avec elle un billet... un aveu... une déclaration... placée entre deux touffes de lilas épanouis. — J'ai écrit :

*Je vous aime!... d'un saint et pur amour!... me le permettez-vous?... me repoussez-vous?... un signe me suffira... Si je vous suis odieux ou ridicule, rejetez l'arc de triomphe dans la rue... car il est le coupable... il a abrité mon aveu sous ses roses inoffensives.*

D'où vient que je tremble!... n'ai-je pas fait brèche dans la place, n'ai-je pas atteint ma brune ennemie?

#### ÉPIDÉMIE.

On n'a pas jeté ces pauvres fleurs, la Vierge pour laquelle elles furent tressées les aura protégées... mais on a fermé tout, fenêtre, rideaux et contrevents. Il n'y a plus vestige d'existence dans ce gentil logis. L'assiégée a abandonnée sa casemate.

Je suis donc un intrus... un grossier... un mal-appris. J'enlève à cette enfant sa liberté... son air... son soleil. C'est moi qui l'assiège et c'est elle qui me menace de famine... car ne plus la voir c'est ne plus vivre... Dans ce retranchement où je combats pour la cause de mon cœur, je succombe devant cette force d'inertie. Que faire?... envoyer un parlementaire?... mais je suis fou... ce serait la compromettre... les jours se passent, ma tête brûle... mon sang s'échauffe... j'ai la fièvre... Je ne sais ce que je fais... mais on m'a mis dans mon lit... Je parle de mes fleurs, de mes moi-



...n'est-ce pas ?  
...ce, j'ai vu venir à  
...elle s'écroule sur son  
...côté de son arc.

...ra... la plus tendre...  
...es... J'ai vu venir à  
...cette cette grande  
...triomphe de la misère -  
...de mon côté et j'y ai

Madame!

...onner cette lettre de  
...conservée... J'ai vu  
...ore de triomphe et me  
...elle un instant... un arc  
...sacré entre deux tables  
...si écrit :

...un nom et par quel...

...me rappellerai...

...Si je n'ai vu venir

...de triomphe sur le...

...il a écrit sur mon

...terrible !... à j'y ai

...e, à j'y ai vu

...

...

...si pauvres dans l'op

...ent... J'ai vu venir

...mi tout, J'ai vu

...le plus respicé... J'ai

...L'assise à l'abandon

...rus... un genre... J'ai

...cette endrène... J'ai

...est moi qui l'ai vu

...ce de l'âme... et

...les vives... J'ai vu

...vrais pour la cause

...de devant moi... J'ai

...envoyer au prison

...ce sera à l'oc

...cessent, mais

...j'ai la fièvre... J'ai

...ois on m'a vu

...es fleurs, de mes



1  
Idalia

2  
Maintenon

3  
Cagette

LE MONITEUR

Saison 1855

Stoffes pour Robes et Confections

Modèles de la Maison

Chapeaux de la Maison P. L.

Parfums Gants, Etc.



1  
Picciola

2  
Parisien

6  
Printemps

April 18.

DE LA MODE

Richelieu 92.

celles pour le Printemps de 1855

ELISLE Propriété exclusive

ORAIN Breveté S. G. D. G.

de Jaquet Saboullée

Commerce imp. et 27, J. de Beauvais à Paris

... de l'ombre... qui s'illumine...  
... et de son message... je  
... à la Forge... et je  
... dans la salle... et  
... dans son...

MUR ET PIERRE

... de l'homme... ma venue  
... me... m'a veillé...  
... le revers à la vie... je suis fait  
... comme un enfant...

- De la sagesse, ne répond-elle, plus  
... des conspirations à la fenêtre.

- Il n'est... le siège est levé...  
... est en déroute... les  
... des poires d'ou... les oiseaux  
... de vous, pendant la maladie...

- Ah! Et elle, la colonne les trois  
... sont appelés dans leurs coller  
... et sans doute... les visages  
... se la lecture comme s'ils parlaient...

- Il n'est... de mes rêves...  
... et...

- Et non, j'aurais aimé de te  
... peut-être... mais  
... l'ennemi victorieux la

## LES DE

RÉCIT D

I

... descendait vers les limites  
... et regardait le bleu de ses derri  
... que la fièvre de la cathédrale  
... morte immortelle d'Erwin  
... se enfoncer avec  
... par l'ombre de la nuit.  
... la haute ville à la ploy-son  
... étaient calmes; le labour

neaux, de l'ombre adorée qui sillonna mon mur, du grand Albert et de son mensonge, je redemande à la Vierge sa guirlande, et je nomme souvent dans le délire, celle dont j'avais enseveli le doux nom dans mon cœur...

TRAITÉ DE PAIX.

J'ai été longtemps malade... ma bonne mère accourue tout exprès m'a veillé comme une sainte... Je reviens à la vie... je suis faible et indécis comme un enfant!...

— Plus de siège, me répond-elle, plus de dangereuses contemplations à la fenêtre.

— Oh mère! dis-je, le siège est levé... l'armée expéditionnaire est en déroute... les fleurs sont mortes privées d'eau... les oiseaux sont partis faute de vivres, pendant la maladie du général...

— Bah! fit-elle, tu calomnies les troupes, tes violettes sont superbes dans leurs collerettes de saphyr, et tiens, écoute... tes oiseaux se disputent sur ta fenêtre comme s'ils parlaient politique.

— Tu as donc eu soin de mes chers alliés? lui ai-je demandé.

— Moi, non, j'avais assez à faire de te contenir dans tes accès, poète imprudent! papillon brûlé aux flammes attrayantes... mais dans une guerre loyale, l'ennemi victorieux laisse

au soldat son épée, à la fleur son parfum, à l'oiseau sa chanson... tes soldats ont eu les bénéfices d'une capitulation honorable.

— Tu plaisantes?

— Non; en ma qualité de mère, ayant les soixante ans nécessaires à tout bon diplomate, j'ai provoqué un congrès... j'ai ouvert des conférences, j'ai rédigé des protocoles... j'ai discuté des garanties... comme s'il se fût agi de la question d'Orient en personne...

— Je ne comprends pas...

— Tu ne comprends pas qu'ayant affaire à une puissance libre, noble, vertueuse, sensible à mes alarmes, confiante en mes promesses, j'ai pu contracter avec elle un traité d'alliance offensive et défensive, dont l'acte est prêt chez le notaire?

— Que veux-tu dire?

— Regarde, me dit ma mère. Nous sommes à Tilsitt... c'est l'entrevue des deux empereurs.

Alors, à côté de mon lit, pleine d'émotion, les yeux chastement baissés, appuyée au bras de ma mère, j'aperçus Julie!... Julie en personne qui me tendait sa main mignonne...

— Monsieur! me dit-elle... il y a chez moi la moitié d'une guirlande qui vous appartient...

LÉO LESPIÈS.

(Extrait du journal *le Figaro*.)

## LES DEUX SOEURS.

### RÉCIT DE LA VIE INTIME.

#### I.

Le soleil descendait vers les limites de l'horizon et teignait le Rhin de ses dernières lueurs, tandis que la flèche de la cathédrale de Strasbourg, œuvre immortelle d'Erwin de Steinbach, commençait à se confondre avec les nuages obscurcis par l'ombre de la nuit. Déjà les rues de la bonne ville à la physionomie allemande devenaient calmes; le labour des

ateliers était terminé; les artisans à la figure placide traversaient les nombreux ponts jetés sur l'Ill en retournant vers leurs foyers, et de loin en loin l'écho apportait quelques accents de ces chœurs harmonieux qui rappellent les mélodies du Nord.

Le voyageur qui eût suivi ces rues et observé cet ensemble grave et paisible, n'eût emporté que l'idée d'un bonheur général.

Cependant, de même que toute lumière a un

côté d'ombre, de même le bonheur dont nous venons de parler a nécessairement des exceptions douloureuses; et trop souvent, lorsque dans une maison règne la joie et éclate le rire sans réserve, dans la maison voisine, le deuil navre les cœurs et mouille les yeux de larmes.

Arrêtons-nous sur la place de la cathédrale. Pénétrons dans un modeste logement, d'ordinaire rangé avec la richesse du soin et paré du luxe de la propreté, — maintenant en désordre et rempli de confusion. Là se trouvent trois femmes: une mère mourante, sa fille et une vieille servante, qui est le plus ancien meuble du logis et la seule amie de sa maîtresse.

Rien ne saurait peindre la douleur de la jeune fille. Les séparations sont aussi une mort anticipée pour ceux qui survivent et qui sentent que la meilleure partie d'eux-mêmes va les quitter à jamais.

— Ma mère, ma mère! s'écriait Esther d'un voix déchirante; dis-moi, dis-moi que tu guériras, que je ne resterai pas seule dans ce monde sans toi. Et comment ferais-je, moi qui ne pouvais passer une minute sans te voir, moi qui ne trouvais du bonheur qu'à te soigner, de douceur qu'à te chérir? C'est impossible; le bon Dieu ne le voudrait pas. Je t'aime tant! Il aura pitié de nous. Oh! je l'ai bien prié depuis quelques jours... sûrement il m'exaucera. Tiens, bois un peu, cela te soulagera. Regarde-moi donc; je suis ta pauvre Esther qui t'aime!...

La malade fit un effort pour soulever sa tête et répondre à ces tendres paroles par un regard et un sourire. Ce regard fut terne, ce sourire fut une contraction.

Esther comprit que tout était fini. Elle tomba agenouillée au pied du lit en y appuyant son front qu'elle avait couvert de ses mains tremblantes.

— Mon enfant, dit alors gravement Marguerite, modérez-vous. Votre chagrin pourrait augmenter la souffrance de madame. Il faut avoir du courage.

Cette recommandation ne fut pas entendue. Mais tout à coup Esther tressaillit; la malade avait parlé, la force lui revenait par un de ces efforts sublimes que peut faire une âme chrétienne en face même de la prochaine agonie.

— Ma fille, murmura madame Dorigny, j'invoque toute ton attention. Toi aussi, ma fidèle Marguerite, écoute bien. J'ai eu tort de conserver pour mes derniers moments une confiance importante. Je ne croyais pas vivre si peu... Il est vrai que j'ai eu tant de chagrins!... Le chagrin use le corps... Écoutez: Jusqu'ici vous avez cru que j'étais veuve: c'était une erreur. J'ai été mariée au comte de Boismare, retenez ce nom. Le comte est riche et je suis pauvre; il vit à Paris et m'a reléguée en province avec une chétive pension. Je ne l'accuse pas; il m'avait épousée par amour, il m'avait prise dans un rang au-dessous du sien; mais je crois que mon éducation et ma conduite n'eussent jamais pu le faire rougir. Il y eut d'autres causes de mésintelligence; je ne puis vous les dire, car j'ai excusé les manques d'égards, les injustices; et ce n'est pas quand on a le pardon dans le cœur et sur les lèvres qu'on doit accuser un père devant sa fille. Oui, mon Esther, ton père s'appelle le comte de Boismare, il a un hôtel à Paris. Tu comprends donc qu'en mourant je ne te laisse pas seule; et quoique le comte n'ait pas témoigné le désir de te voir, je ne puis croire qu'il te ferme ses bras lorsque tu te présenteras à lui. Aie du courage. Rends-toi à Paris. Marguerite, tu ne la quitteras jamais, n'est-ce pas?

— Jamais, madame! répondit la vieille servante en essayant avec un coin de son tablier son visage inondé de larmes.

— Je suis contente. Mais j'ai beaucoup parlé, laissez-moi me recueillir; j'ai besoin de reprendre du calme...

Le silence, un silence morne, revint dans la chambre.

Le lendemain matin, de ces trois êtres qui avaient la veille échangé des paroles de tendresse, il n'y en avait plus que deux qui appartinssent encore à ce monde.

La pauvre mère était entrée dans le repos que Dieu promet comme un espoir et accorde comme une récompense à ceux qui ont souffert sans se plaindre de lui ou accuser sa providence.

II.

Il se passa du temps avant qu'Esther sortit de l'état de stupeur où l'avait jetée ce drame qui la plaçait en face des incertitudes et des périls d'une vie nouvelle. D'honorables amitiés étaient venues à elle; la compassion de plusieurs familles s'était émue; on avait voulu l'entraîner hors de la maison où elle cherchait encore sa mère; mais par une résistance instinctive, et comme si elle se rattachait avec opiniâtreté à des souvenirs désormais brisés, la jeune fille avait doucement repoussé toutes les offres, toutes les sollicitations d'un intérêt chrétien. Elle s'était tenue cloîtrée en quelque sorte dans cet humble logis où la joie ne pouvait plus briller, où pas une fleur ne germait plus, où les rideaux, toujours fermés, semblaient devoir empêcher les rayons du soleil de pénétrer comme autrefois dans les chambres. Là, muette, pensive, livrée à cet état de marasme qui, sans être la mort, n'est presque plus la vie, Esther passait le jour, soit à prier, soit à pleurer, soit — le dirons-nous? — à attendre celle qui ne devait jamais revenir.

Une autre que Marguerite se fût lamentée et eût désespéré de ramener sa jeune maîtresse à la raison et à l'action. Mais Marguerite avait l'expérience de ses soixante ans; elle avait traversé la douleur, ce lac brûlant qui trempe l'âme comme est trempé l'acier, lorsque l'âme peut résister à son action terrible. Elle savait, la vieille servante, qu'il n'y a dans le cœur qu'une certaine dose d'énergie sombre, dans les yeux qu'une certaine mesure de larmes; elle se fiait au temps, le suprême réparateur. Loin donc de heurter les idées d'Esther, elle s'y associait. Si la jeune fille désirait garder le silence, Marguerite ne soufflait mot, car elle aussi savait combien la tristesse est ombreuse.

Parfois un nom se posait sur les lèvres d'Esther; mais à ce nom se liait un regret, comme si dans cette existence encore au début, il ne devait y avoir que des amertumes et des absences irréparables.

— Charles... murmurait-elle, en passant sa blanche main sur son front pâli; ô Charles, vous m'avez abandonnée!...

Sur ce sujet, Marguerite essayait des consolations au fond inutiles.

— C'est vrai, disait-elle, que M. de Neuville a quitté Strasbourg: mais il le fallait bien... un militaire se doit à son régiment; ça ne badine pas, le service. M. Charles a donc changé de garnison parce qu'il ne pouvait faire autrement.

— O ma bonne Marguerite, tu veux m'inspirer des illusions. L'amitié de M. Charles était sans racines, elle a été sans durée. Le brillant officier a eu peur de trop s'engager vis-à-vis d'une jeune fille pauvre. Telle est sans doute la raison pour laquelle il a cessé de nous donner de ses nouvelles depuis son départ.

— Ah! que nenni! Il y a tant de raisons qui empêchent qu'on n'écrive. Peut-être a-t-il été malade; est-ce qu'on sait? Et puis, mademoiselle, ce n'est pas à lui qu'il faut penser. Il ne vous avait rien promis, n'est-ce pas?

— Rien, absolument rien, répondit tristement Esther.

— Alors, vous êtes quittes. Une connaissance comme ça, qu'est-ce que c'est dans la vie? On se voit, on cause, on fait un peu de musique ensemble, puis c'est fini. Ça se voit tous les jours; mais votre affaire, mademoiselle, savez-vous ce que c'est maintenant? c'est d'obéir à votre bonne mère et de partir pour Paris à la recherche de...

— De mon père?

— Tout juste. Et nous le retrouverons, foi de Marguerite. Je suis entêtée, moi, et quand j'ai résolu une chose, il faut que j'y arrive. Vous rêvez, mademoiselle?

— Je songe que c'est bien terrible ce que nous devons faire.

— Quoi! aller à Paris!... J'ai déjà pris tous nos arrangements; mes petites économies nous suffiraient; mon cousin m'a envoyé d'avance une année du produit de mon champ; avec ce qu'il y avait dans le sac et le reste, nous pouvons nous mettre en route.

— Tu es ma providence, Marguerite, dit Esther d'un accent ému et reconnaissant. Ah! j'ai bien peur, cependant, que nous ne réussissions pas.

— Pourquoi donc? Moi, je parierais que nous réussirons. Un père, c'est un père! et dès que

vous êtes la fille légitime de M. le comte de Boismare, vous avez des droits.

— Des droits, dis tu? Ah! je ne veux que de la tendresse.

— Laissez faire; vous trouverez tout ça ensemble.

— Marguerite, tu juges le monde avec ton cœur.

— Et je juge bien. Vous verrez si je me trompe.

### III.

Au fond du faubourg Saint-Honoré, du côté où l'ancien jardin de Beaujon a fait place à des rues élégantes, espèce d'oasis calmes à côté du bruit, solitaires à côté de la foule, il y avait, à l'époque où se passa cette histoire intime, un hôtel à la structure italienne, posé avec goût entre un terrain planté d'arbres et une cour spacieuse, et dont une grille revêtue de persiennes dérobait la vue au public.

Ce fut à la porte de cet hôtel que vint un jour sonner une jeune fille habillée de deuil et accompagnée d'une domestique également vêtue de noir. La jeune fille était d'une beauté frappante; sa distinction semblait rehaussée par la simplicité même de son costume, et sa tristesse devait ajouter à l'intérêt que ses traits fins et un peu altérés ne pouvaient manquer d'inspirer. On a nommé déjà mademoiselle Dorigny, et l'on a reconnu aussi Marguerite, qui avait eu besoin, durant le chemin, de lui faire mille recommandations pour relever son courage sans cesse abattu.

Selon l'usage, les valets firent des difficultés pour laisser ces étrangères franchir la porte. Les réponses accoutumées : « M. le comte n'y est pas » ou bien : « Je vais voir si M. le comte y est, » se produisirent avec le délai que la domesticité professe pour les gens qui sont venus à pied et qui se présentent modestement.

Il n'était pas très sûr qu'Esther pût réussir à pénétrer jusqu'à M. de Boismare, lorsque celui-ci descendit le perron pour monter dans son coupé, qui l'attendait.

Marguerite l'avisa et s'écria :

— Je suis certaine que v'là M. le comte en personne!

Il n'y avait pas moyen de nier. M. de Boismare dirigea son lorgnon sur les visiteuses, et il ne paraissait pas vouloir leur accorder plus ample attention. Mais Marguerite, qui n'était pas femme à se laisser intimider par le luxe et l'insolence, poussa vivement Esther en disant :

— Eh ben! allez-vous rester là comme une statue? Songez à votre mère.

Ces mots rendirent la jeune fille à elle-même. Elle s'avança et salua M. de Boismare avec dignité. Celui-ci, étonné, indécis, lui rendit son salut.

— Puis-je savoir, demanda-t-il, à qui j'ai l'honneur de parler?

— Ce n'est pas ici, monsieur, qu'il m'est permis de vous le dire. Mais si vous aviez la bonté de m'accorder une courte audience...

— Que de cérémonies! s'écria le comte avec la vivacité qui lui était naturelle. Est-ce un secours qu'il vous faut? S'agit-il d'une œuvre de charité? Ma maison est lourde, les artistes me ruinent...

— Non, monsieur, il n'est pas question de cela.

— Alors je ne vois pas... Pardon, je suis pressé.

Esther eut de la peine à retenir les larmes qui commençaient à obscurcir ses yeux. Elle avait son père en face d'elle, et son père ne la connaissait pas! et pour la première fois qu'elle le voyait, c'était un accueil brusque qu'elle recevait de lui!

S'armant d'un courage qui grandissait par une secrète indignation, elle insista ainsi :

— Ce que je vous demandais, monsieur, est indispensable. J'avais voulu vous épargner devant vos domestiques une scène qui ne devait pas avoir lieu en leur présence.

M. de Boismare, à ces mots, parut agité. Une sorte de pressentiment traversa son esprit. Il considéra plus attentivement cette jeune fille si intéressante et par sa beauté et par sa pâleur, et par ses vêtements de deuil; puis, d'une voix mal assurée, il lui dit :

— Veuillez me suivre.

Ce fut en silence qu'on franchit l'escalier couvert de tapis et dont la rampe dorée était



garnie de velours cramoisi. Ils pénétrèrent dans un petit salon meublé avec recherche ; là, le comte indiqua un fauteuil à Esther, tandis que Marguerite s'asseyait, sans façon, un peu en arrière.

— Pourrai-je enfin, dit-il, savoir, mademoiselle?...

— Monsieur le comte, un mot suffira : Je suis Esther Dorigny.

Le comte jeta un cri.

— Vous!... balbutia-t-il.

— C'est vous dire que j'aurais le droit de me nommer Esther de Boismare.

Le comte tressaillit en regardant à droite et à gauche. La tendresse ne s'était nullement peinte sur ses traits. Marguerite, irritée, serrait ses lèvres et contractait ses poings.

Esther ajouta :

— J'ai grandi sans connaître mon père. Les soins assidus de la meilleure des mères m'ont protégée, nourrie, élevée. Mais cette mère, qui à elle seule avait été ma famille, j'ai eu la douleur de la perdre. A son lit de mort, elle m'a révélé ma naissance, les papiers que je porte sur moi font foi de mes titres sacrés. Cependant, monsieur, ce n'est pas une réclamation que je viens vous faire entendre. Si j'ai surmonté ma timidité, c'est que j'ai voulu obéir aux derniers ordres de ma pauvre mère. Elle m'a recommandé de partir, de vous apprendre moi-même sa triste fin, de vous montrer sa fille... j'ose à peine dire votre fille... Dès que j'en ai eu la force, j'ai quitté Strasbourg, et, maintenant, croyez que c'est votre affection seule que je désire et que mon voyage n'a pas un but intéressé.

M. de Boismare n'était pas demeuré positivement froid devant cette déclaration si simple et si élevée dans sa franchise. Une sorte d'inquiétude nerveuse et fébrile n'avait cessé de contracter son visage ; parfois même de l'émotion avait pu s'y lire. Mais évidemment le comte refoulait dans son cœur ce qui s'en serait échappé de sentiments généreux ; évidemment il luttait contre son titre de père, et ses anciens griefs d'époux étaient peut-être plus vivaces que jamais au moment où ils eussent dû s'anéantir devant une tombe. Quelle glace y avait-il donc dans ce cœur d'homme du monde,

et comment lui était-il possible de demeurer froid en présence d'une créature céleste qui apportait son auréole de pureté et qui, d'une voix aussi douce que la vertu elle-même, semblait promettre pour ce père encore inconnu, la tendresse qu'elle avait eue pour sa mère!

Pensant que ses paroles ne rencontraient que de l'incrédulité, Esther voulut déployer les papiers qu'elle avait sur elle et parmi lesquels se trouvait son acte de naissance. Le comte l'arrêta d'un geste poli et presque affectueux :

— C'est inutile, Esther, je ne puis douter, je vous ai bien reconnue depuis que vous êtes entrée ici. Oui, c'est la vérité, vous êtes la fille de la comtesse de Boismare... Mais vous devez m'excuser si des souvenirs irritants...

— Je croyais que les souffrances et la mort de ma mère...

Le comte, interdit, marchait à grands pas dans le salon. Il s'arrêta tout à coup et croisant les bras :

— Écoutez, dit-il, mon enfant. J'ai des raisons, de fortes raisons pour ne pas renouer le présent au passé. Je ne serai point injuste envers vous qui paraissez très bien élevée ; vous avez des droits à ma protection, à ma fortune, c'est vrai, très vrai ; mais il faut que vous montriez de la docilité.

— Parlez, monsieur. De même que j'ai toujours obéi à ma mère, de même je vous obéirai.

Il y eut dans les yeux du comte un éclair de tendresse ; mais cela, par malheur, ne dura qu'un moment.

— Vous m'enchantez, reprit-il. Pour les raisons que j'ai indiquées, vous ne sauriez demeurer ici. Ce serait révéler au monde que j'ai été marié, séparé de ma femme ; ce serait faire naître gratuitement un scandale qu'il faut éviter, dans l'intérêt de votre réputation comme de la mienne. Aussi, trouvez bon que je vous place dans un des premiers couvents de Paris où vous serez simplement pensionnaire, avec pleine liberté de garder auprès de vous votre compagne. Je puis, à l'instant même, vous y conduire.

Marguerite se récria :

— Oui, c'est un moyen de vous enterrer. V'là comme on se débarrasse des gens. Jarnigué!

je ne suis qu'une paysanne, mais si j'avais eu des enfants, j'aurais donné au besoin ma vie pour eux, et l'argent par dessus le marché!

— Je ne vous parle pas, ma chère, dit sèchement le comte, qui paraissait être sur les épines.

— De grâce, Marguerite, tais-toi, dit Esther. Ces reproches sont déplacés.

En ce moment l'on entendit deux ou trois arpèges brillamment touchés sur le piano, puis des pas qui s'approchaient; une porte de communication fut vivement ouverte, et une jeune fille parut.

C'était une charmante personne de dix-sept ans environ, grande, svelte, vêtue avec la recherche la plus raffinée dans son négligé du matin: sa coiffure était d'un goût parfait; à ses bras demi-nus s'enroulaient deux bracelets extrêmement riches; un mouchoir d'une broderie précieuse sortait à demi des poches de son tablier de soie. Elle n'avait certes pas la roideur des figures de modes, mais elle en avait toute l'élégance.

— Mon père, dit-elle étourdiment, n'oubliez pas d'aller chez M. de Neuville... Ah! pardon, reprit-elle, vous aviez du monde...

Le comte était demeuré interdit. Le secret qu'il eût voulu dérober à la connaissance d'Esther, venait d'être soudainement dévoilé, tandis que, cinq minutes plus tard, il fût resté caché!

Esther, de son côté, s'était levée, et elle ne semblait pas moins stupéfaite.

O ciel! s'écria-t-elle, j'avais une sœur!... Mademoiselle était ma sœur!...

La belle jeune fille, extrêmement surprise de cette exclamation, fit une petite moue dédaigneuse, et, sans rien répondre, parut demander à M. de Boismare l'explication de cette singulière apostrophe.

Ce dernier ne pouvant garder le silence. Il tâcha du moins d'esquiver les périls de la situation en jetant des paroles en l'air:

— Emma, ce sujet ne vous concerne point. Vous ne devez m'adresser aucune question à cet égard. Il y a dans mon passé des événements qu'il ne m'est pas permis de confier à

votre jeune âge. Mademoiselle est, en effet, ma fille... d'un premier mariage... et quant à vous...

Il s'arrêta. Marguerite lui avait ainsi coupé la parole:

— Un premier mariage?... Ah! ben, c'est beau c'te menterie!... Madame la comtesse est morte, n'y a pas plus de trois semaines!...

Dans cette déclaration il y avait quelque chose de si net, qu'elle porta immédiatement la lumière au fond du débat. La brillante jeune fille devint rouge de dépit et de confusion, M. de Boismare furieux et Esther interdite. Le comte, à son tour, interrompit Marguerite:

— Je vous avais priée de garder silence. Vos discours ridicules... Mais il suffit. Esther, voulez-vous me suivre? Emma, ne vous alarmez pas.

Esther essuya les larmes qui lui brûlaient les yeux. Hélas! rien pour elle, tout pour cette Emma!

Enfin, le comte se croyait hors de peine lorsqu'un domestique annonça:

— Monsieur de Neuville,

Un brillant cavalier parut, vêtu selon toutes les règles de la fashion. Il salua en homme qui est familier dans la maison. Mais, au moment où il allait donner le *shake-hand* à la piquante Emma, il aperçut Esther et Marguerite...

Aussitôt il devint pâle comme la mort et il ne put retenir ces mots:

— Mademoiselle Dorigny!...

Quant à Esther, cette dernière émotion jointe à tant d'autres l'avait brisée. Repoussée par un père, en butte aux dédains d'une jeune fille qui avait usurpé sa place, voir de plus s'adresser à cette même jeune fille les hommages de celui qui avait eu sa première pensée d'amour, oh! c'en était trop; Esther sentit ses forces l'abandonner; elle s'affaissa sur un fauteuil, tandis que Marguerite, tout en la secourant, disait fermement à Charles:

— Non pas mademoiselle Dorigny... mais mademoiselle de Boismare!

Alfred DES ESSARTS.

(La fin au prochain numéro.)

AD. GOUBAUD, directeur-gérant.